

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 1 (1894)
Heft: 20

Artikel: À propos de F. Liszt
Autor: Becker, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

2. *Toccata et fugue en Ré mineur.* . . SÉB. BACH.
M. Widor.
3. *Symphonie funèbre et triomphale.* H. BERLIOZ.
a) *Oraison funèbre.*
b) *Apothéose.*
Harmonie nautique et Chœur mixte.
4. *Chœur des Bohémiens.* SCHUMANN.
Chœur mixte et Harmonie nautique.

SECONDE PARTIE.

5. *Troisième Symphonie*, composée pour l'inauguration du Victoria-Hall, dirigée par l'auteur . . . CH.-M. WIDOR.
1^o *Introduction.* — *Allegro.* — *Andante*; 2^o *Scherzo.* — *Final.*
Orchestre et orgue (M. Barblan).
6. *Noé, grand-opéra de Halévy et G. Bizet.* Transcription pour harmonie de. B. VAN PERCK.
a) *Final du 1^{er} tableau.* — Mme Bonade, MM. Van Laer et Roch.
b) *Intermezzo.* — *Hymne à Dieu*, soli par Mme Bonade et M^{lles} Arlaud, Bally, Pellevat, Romieux.
Harmonie nautique et Chœur mixte

interrompu seulement par une petite ovation au maître Ch.-M. Widor auquel est offerte une lyre aux couleurs de Genève et de l'Harmonie nautique, et par deux brèves et inattendues allocutions de M. William de la Rive qui remercie le consul anglais « qui aime notre pays d'un amour désintéressé » et termine par un retentissant « vive Barton! », puis de M. Turrettini « au nom de la population genevoise. »

Nous nous associons de tout cœur à ces remerciements, formant le vœu que le palais élevé par par M. D. Barton devienne un temple consacré au culte de l'art, dans ses manifestations les plus nobles, les plus pures, les plus élevées.

A PROPOS DE F. LISZT.

Nous venons de recevoir de M. G. Becker la lettre suivante. Comme elle complète en quelque sorte son article sur le séjour de Fr. Liszt à Genève, et qu'elle offre en outre, quelques renseignements bien curieux sur le jeune Hermann, son élève, nous croyons devoir les

reproduire. M. Becker nous pardonnera certainement cette liberté.

Monsieur le Rédacteur,

Merci de votre obligeant envoi. Vous êtes vraiment bien aimable de faire ressusciter ainsi quelques-unes de mes petites publications d'antan, petits travaux de journaux qui d'habitude ne vivent même pas ce que vivent les roses. Arrivé à l'âge où l'on s'occupe pour le moins autant du passé que du présent, de telles réapparitions ne peuvent que faire plaisir. Pourtant, si j'avais eu connaissance de votre intention de rééditer l'article paru dans le dernier numéro de la *Gazette musicale*, je vous aurais offert de lui faire subir une refonte complète. Les détails suivants, souvenirs personnels et notes prises par-ci par-là, et que je vous donne dans l'espoir que l'un ou l'autre pourra à l'occasion être utilisé par vous, vous en feront comprendre les raisons.

Pendant le long séjour que dans ma jeunesse je fis à Paris, j'eus plusieurs fois l'occasion de m'entretenir avec Liszt, chez un ami commun. A plusieurs reprises, chose d'ailleurs toute naturelle, nous vîmes à parler de la Suisse. Jamais, lorsque ce cas se présentait, jamais le grand artiste ne tarissait sur l'excellent accueil qu'il y avait reçu et tout particulièrement à Genève. Mais jamais aussi il n'avait fait allusion au professorat qu'il avait exercé dans cette ville. Tout en constatant qu'on y aimait beaucoup la musique, jamais non plus, fait dont je ne fis la remarque que plus tard, en me remémorant mes entretiens, il ne me questionna sur l'état de la musique du pays. Avait-il à ce sujet conservé des souvenirs moins satisfaisants? On pourrait le croire. Toutefois les lignes suivantes, qu'il m'adressa pour m'accuser réception de mon livre *La Musique en Suisse*, permettent d'admettre qu'il croyait qu'on se désintéressait chez nous complètement des questions musicales :

« Votre travail, m'écrivit-il entre autres, est d'autant plus méritoire que jusqu'ici la Flore musicale des Alpes restait discrètement à l'ombre. Même les voisins en connaissaient à peine quelques *Raniz des Vaches* et *Le Mal du Pays*; et, si je ne me trompe, l'instruction si répandue et si soignée en Suisse, s'y occupe rarement de la musique et des musiciens du pays. — Votre ouvrage les relève... »

Ce ne fut que plus tard, et cela grâce à la biogra-

phie de Liszt par G. Schilling* que j'ai appris que cet éminent virtuose avait été professeur au Conservatoire de Genève. L'article que vous avez bien voulu reproduire est le résultat des recherches que je fis ensuite dans les feuilles locales de ce temps.

Schilling qui ne mentionne que ce fait donne par contre dans les annexes de son livre une traduction du dernier chapitre du *Voyage à Chamonix*, conte fantastique, publié en 1838** par Ad. Pictet. Ce dernier avait fait un voyage à Chamonix, avec Mme G. Sand et Liszt. Le chapitre en question est entièrement consacré à une visite que ces voyageurs firent aux célèbres orgues de Fribourg.

Invité par Liszt, pendant un court séjour que je fis à Rome, à passer une journée chez lui à Tivoli — journée inoubliable s'il en fut — je lui remis un numéro du *Guide musical*.

« Vous avez omis, me disait-il après en avoir pris connaissance, la principale raison pour laquelle je m'étais rendu à Genève. Je voulais travailler, même beaucoup travailler, et à Paris, c'était une chose difficile pour ne pas dire impossible. Au commencement, tout allait bien ; mais peu à peu les visites, les excursions absorbèrent le meilleur de mon temps. Amitié oblige ! et j'avais reçu un accueil si amical des familles Pictet, Diodati, de Candolle et de tant d'autres : et n'étais-je pas jeune ? De cette époque datent d'ailleurs, comme vous le savez, mes compositions de piano les plus vécues ? »

Qu'allons-nous faire, demanda Liszt après le déjeuner ? Voulez-vous aller voir le temple de la Sybille, la villa d'Horace et les Cascadelles ?

Je les connais déjà, maître, je préférerais de beaucoup, répondis-je timidement, faire avec vous une tournée dans mon pays. Ce matin vous avez parlé des *Années de pèlerinage*, je serais si heureux de les entendre exécutées par vous.

Soit, répondit-il simplement, en se mettant au piano.

Qu'on a raison de dire que chez Liszt le compositeur disparaissait complètement devant le virtuose. — Heureux ceux qui l'ont entendu dans l'intimité ! — Impossible d'exprimer, même d'une manière approchante, ce qui se passa en moi, tandis qu'il

enchâînait par une improvisation admirable, extraordinaire quelques-uns des morceaux qui forment le dit recueil. Lorsqu'il eut quitté son clavier magique, je pris ses mains amaigries dans les miennes et les tins un moment. L'adage : *ab abundantia cordis os loquitur* mentait une fois de plus : mon cœur débordait et je ne trouvais pas de paroles.

Je ne revis Liszt qu'à travers la foule, dans l'église Saint-Roch, en avril 1886. La poitrine constellée de décorations, le cou cravaté du cordon des commandeurs de la Légion d'honneur, sa peau parcheminée le faisaient prendre pour un ostensor. La lampe était prête à s'éteindre. On sait que Liszt mourut à Bayreuth quelques mois plus tard.

Le jeune israélite Hermann (son véritable nom était Hermann Cohn), dont il est question dans mon article, était né en novembre 1821, à Hambourg ; il n'avait donc que quatorze ans lorsqu'il fut chargé avec Schad d'une classe du Conservatoire. A en juger d'après ce qu'écrivit plus tard G. Sand, c'était encore un véritable gamin.

« Le premier objet, écrivait-elle, qui s'embarrassa dans mes jambes (en arrivant à Genève), c'est Puzzi, à califourchon sur le sac de nuit, et si changé, si grandi, la tête chargée de si longs cheveux bruns, la taille prise dans une blouse si féminine, que cette fois je m'y perds, et ne reconnaissant plus le petit Hermann, je lui ôte mon chapeau en lui disant : « Beau page, enseigne-moi où est Lara. »

Hermann qui avait suivi Liszt, revint à Genève en 1843. Très irascible, et possédant une forte dose de cet amour-propre incommensurable dont beaucoup d'artistes et surtout les médiocres sont dotés, il eut alors une polémique des plus violentes avec la Rédaction du *Journal du Léman*, de Nyon.

La chose n'en valait pourtant pas la peine. Le dit journal avait raconté que, malgré sa promesse de prêter son concours à un concert des sœurs Uccelli, M. Hermann ne s'était pas présenté.

La lettre que le jeune Hermann adressa à ce sujet à la rédaction débutait ainsi : « Malgré vos prétentions de *corriger les erreurs partout où elles se trouvent*, le numéro d'aujourd'hui de votre feuille contient un article qui se distingue autant par sa malveillance que par le nombre exorbitant de ses fausses assertions sur mon compte. »

* Franz Liszt, sein Leben u. Wirken, u. s. w. von Gustav Schilling. — Stuttgart, 1844, pages 139 à 150.

** La deuxième édition est datée de 1872 (chez Cherbuliez).

Le reste était à l'avenant.

Plusieurs lettres, les unes plus virulentes que les autres, suivirent celle-ci. Comme dans la dernière — elles avaient été publiées par *Le Fédéral* — Hermann affirmait « n'avoir reçu aucune réponse du rédacteur du *Journal du Léman*, qu'il regardait donc leur silence comme un aveu de leur tort et qu'il parlait de Genève », trois personnes partirent immédiatement pour Genève, deux autres les suivirent de près, afin d'empêcher le départ de M. Hermann avant que l'affaire fut vidée.

Ces messieurs ayant demandé une explication catégorique au jeune pianiste, celui-ci, que le courage abandonna au moment critique, dut rétracter tout ce qu'il avait écrit. Cette affaire finissait ainsi en queue de poisson.

Mais si Hermann Cohn fit beaucoup parler de lui comme pianiste, il n'en fit pas moins parler comme... prédicateur !

En 1847, Hermann embrassa la religion catholique, puis entra, peu après, dans l'ordre des Carmes déchaussés. Sous le nom de P. Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement, il fit, s'il faut en croire un de ses panégyristes* de nombreux prosélytes, surtout parmi ses anciens correligionnaires. Les succès qu'il avait obtenus à Genève comme musicien l'encouragèrent, paraît-il, à y venir tenter les effets de sa nouvelle virtuosité. Il avait d'ailleurs été engagé à faire cette démarche par le curé de cette ville.

« Quand je ne devrais y convertir qu'un seul protestant, ce serait pour moi un grand sujet d'être satisfait », écrivait-il.

Dans une lettre datée du 28 mars 1855, adressée à son ancien collègue « Monsieur Schäd, célèbre pianiste à Bordeaux », on lit entre autres :

« Voici bien des changements opérés par la miséricorde du bon Jésus ; mais ce qui est tout à fait surprenant, c'est que je vais prêcher le mois de Marie prochain, à Genève !!!!!. Que mes anciens amis vont être étonnés !!

Mon adresse sera chez M. le curé, à Genève ».

Le sort en a voulu autrement :

« Je ne puis aller à Genève, le médecin et mon cerveau ne le veulent pas », disait-il dans une lettre du mois d'avril.

J'ignore si plus tard il a donné suite à son projet ;

* *Conversion du pianiste Hermann, etc.* par J. B. Gregerès. Petit volume qui a eu plusieurs éditions.

je ne le crois pas. Mais n'était-elle pas curieuse cette transformation du loup en agneau ?

Agréez, Monsieur le Rédacteur, ...

G. BECKER.

ANTOINE RUBINSTEIN

Un nouveau deuil vient de frapper la Russie, Antoine Rubinstein, l'illustre pianiste, est mort cette semaine. Il était né en 1830 sur les confins de la Moldavie, d'une obscure famille. Très précoce, il parut en public dès l'âge de huit ans. Venu à Paris, il y reçut les conseils de Liszt, puis il commença les tournées qui devaient rendre rapidement son nom célèbre.

Rubinstein fut plus qu'un admirable virtuose, ce fut un pianiste de génie. Son jeu avait une élévation, une puissance incomparables. Connaissant à fond toutes les écoles, il savait avec une merveilleuse habileté approprier son jeu au style des œuvres qu'il interprétait. Rubinstein, au piano, avec sa tête léonine, son masque étrange et caractéristique qui rappelait beaucoup celui de Beethoven, interprétant avec sa fougue extraordinaire, son profond sentiment artistique, un des chefs-d'œuvre de la musique, était vraiment grand.

Rubinstein ne fut pas seulement pianiste, il se livra aussi à la composition avec une ardeur trop féconde, malheureusement. On a de lui un grand nombre d'opéras, dont les plus connus sont le *Démon* et *Néron* ; ces œuvres, malgré quelques belles pages, n'ont aucune originalité et ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête moyenne ; des oratorios, la *Tour de Babel* et le *Paradis perdu*, auxquels nous ferons le même reproche ; des symphonies, dont la meilleure est l'*Océan* et les *Lieder*, parmi lesquelles il faut remarquer les *Mélodies persanes* ; des morceaux de piano, de piano et violon, et enfin des œuvres de musique de chambre qui sont, sans contredit, ce que Rubinstein a fait de mieux. Son *quintette* et certains de ses trios renferment d'admirables passages, souvent trop courts malheureusement. L'inspiration ne se soutient pas chez Rubinstein. Pour quelques belles idées, combien de lourdeurs, de remplissages, de vulgarités ! Comme compositeur, Rubinstein appartenait bien plus à l'école allemande qu'à la nouvelle école russe